

CRITIQUE, festival. 46ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 1er juillet 2026. « Après moi, le déluge » par (La)Horde-Ballet National de Marseille (Création Mondiale)

La 46e édition du Festival Montpellier Danse s'est poursuivie, les 30 juin et 1er juillet, dans une atmosphère de fin du monde et de renaissance, avec la création mondiale d'*Après moi, le Déluge*, la nouvelle pièce-événement du collectif (LA)HORDE-Ballet national de Marseille. Présenté dans le vaste vaisseau de l'Opéra Berlioz, le spectacle confirme l'ascension fulgurante du trio phocéen et sa capacité à transformer la scène en un espace de résistance et de communion, bien au-delà des habituelles joutes esthétiques.

Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel, les trois têtes pensantes du collectif à la tête du Ballet national de Marseille depuis 2019, n'ont jamais été aussi proches de leur sujet. Après avoir exploré la frénésie collective et post-apocalyptique de *Room with a view* – [que nous avons salué au festival Le Temps d'aimer la danse \(Biarritz\) pour sa « transe collective » survitaminée](#) – et la surabondance numérique d'*Age of content* – que nous avons [applaudi à la Biennale de Danse](#)

[de Lyon en 2023](#) -, ils plongent ici au cœur de l'effondrement. Il ne s'agit plus de subir le monde numérique ou la crise, mais de descendre dans la faille qu'ils ouvrent au centre du plateau.

L'imposante scénographie de **Julien Peissel** installe d'emblée un univers crépusculaire, une communauté éreintée évoluant sur un sol prêt à se dérober. Les treize interprètes, issus de cette troupe internationale que le trio a patiemment constituée, incarnent un groupe en proie à la catastrophe imminente. Leur danse, toujours aussi physique et dynamique, emprunte autant aux danses tribales qu'aux chorégraphies de rue qui ont fait leur renom, tout en y injectant une dimension rituelle et mystique. Les mouvements, parfois saccadés, parfois fluides, évoquent autant la résistance que l'épuisement d'un monde en fin de course.



Là où beaucoup de nos confrères et consœurs ont vu un spectacle de « *défaitisme* » ou de « *décadence* », *Après moi, le Déluge* opère – selon nous – une véritable métamorphose. La fracture scénique libère des créatures monstrueuses et des énergies insoupçonnées, transformant le plateau en un gouffre d'où jaillit une beauté sauvage. Le collectif, en parfaite symbiose avec ses danseurs, fait le pari audacieux de la renaissance par la déconstruction. Les saynètes successives sont autant de rituels chorégraphiques qui questionnent les relations de domination, mais célèbrent surtout la puissance d'un corps de ballet soudé comme un seul homme face au chaos.

Sous la houlette de (LA)HORDE, le Ballet national de Marseille trouve ici son *tour de force*. Après « *Room with a view* » et « *Age of content* », ce nouveau chapitre est celui de l'incandescence. La révolte cède la place à une forme de nécessité organique. Le public de Montpellier, conquis, a salué une prestation qui ne cherche pas à plaire, mais à bousculer, à affronter le réel pour le transcender, faisant écho à cette idée défendue par le collectif selon laquelle « *la danse est une force de résistance* ». Avec « *Après moi, le Déluge* », (LA)HORDE signe un manifeste chorégraphique puissant et viscéral, confirmant leur statut d'innovateurs majeurs de la scène contemporaine.

CRITIQUE, festival. 46ème festival « Montpellier Danse ».
MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 1er juillet 2026. « Après moi, le déluge » : (La)Horde-Ballet National de Marseille (Création Mondiale). Crédit photographique © G.Astier Perret

PORTUGAL. 12ème édition du Festival VERA0 MUSICAL. Du 22 juillet au 1er août 2026 : 10 Concerts au Teatro Thalia. Esther Hoppe, Edgar Moreau, Pascal Moraguès, Stephan Picard, Eszter Haffner, Lena Neudauer, Lars Anders Tomter, Giovanni Gnocchi, Alexandra Scott, Anna Samuil, Eldar Nebolsin...

Le Festival VERÃO CLÁSSICO célèbre sa 12^e édition avec de grandes figures de la musique classique et plus de 150 jeunes musiciens venus de 30 pays

Reconnu au niveau international comme l'un des festivals et académies de musique classique les plus prestigieux et les plus recherchés de notre époque, le **Festival VERÃO CLÁSSICO** célèbre, en 2026, sa **12^e édition**, confirmant sa place parmi les plus importantes manifestations européennes consacrées à la création artistique, à la formation d'excellence et à la

découverte de nouveaux talents.

Du **22 juillet au 1^{er} août**, le Festival propose **dix concerts** au **Teatro Thalia**, l'un des lieux les plus emblématiques de l'histoire culturelle de Lisbonne, réunissant quelques-uns des plus grands interprètes de la scène internationale ainsi qu'une brillante génération de jeunes musiciens venus du monde entier.

Les programmes parcourent différentes époques, esthétiques et traditions musicales, révélant des affinités inattendues, des dialogues féconds et de nouvelles perspectives sur des œuvres majeures du répertoire. Une attention particulière est accordée aux concerts consacrés à **Liszt et Brahms, Mozart et Chostakovitch**, ainsi qu'à **Chopin et Schumann**, parmi d'autres.

Les quatre concerts **MasterFest** réunissent sur scène de grands solistes internationaux, tandis que les six concerts **TalentFest** mettent en lumière les jeunes musiciens sélectionnés pour l'Académie 2026, dont beaucoup se sont déjà distingués dans d'importants concours nationaux et internationaux.



Fondé en 2015 par le pianiste et directeur artistique **Filipe Pinto-Ribeiro**, le **VERÃO CLÁSSICO** s'est également affirmé comme un espace privilégié de formation, de réflexion et de transmission artistique. Parallèlement aux concerts, un vaste programme de masterclasses est proposé, comprenant plusieurs centaines de cours publics consacrés au perfectionnement technique et interprétatif, dispensés par quelques-uns des musiciens et pédagogues les plus renommés de notre temps. Les cours se déroulent à l'**Escola Artística de Música do Conservatório Nacional** ainsi qu'au **Lycée Marquês de Pombal**, et sont assurés par des professeurs exerçant régulièrement dans des institutions de référence internationale telles que les conservatoires et universités de **Berlin, Vienne, Munich, Salzbourg, Lucerne, Oslo, Madrid** et **Paris**.

La dimension internationale du projet se reflète une nouvelle fois dans la diversité géographique de ses participants. Parmi

les centaines de candidatures reçues, **plus de 150 jeunes musiciens issus d'une trentaine de pays** ont été sélectionnés, représentant une vaste communauté artistique qui s'étend de l'Europe à l'Asie, de l'Amérique du Nord à l'Océanie : Allemagne, Australie, Autriche, Belgique, Chine, Chypre, Croatie, Danemark, Espagne, États-Unis d'Amérique, Finlande, France, Hong Kong, Hongrie, Indonésie, Irlande, Israël, Italie, Japon, Mexique, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, République de Corée, Suisse et Vietnam.

L'édition 2026 marque les débuts au **VERÃO CLÁSSICO** de deux artistes d'exception : la violoniste suisse **Esther Hoppe** et le violoncelliste français **Edgar Moreau**. Retrouveront également le Festival plusieurs artistes de renommée internationale, dont la présence fidèle a largement contribué à façonner son identité artistique : le clarinettiste **Pascal Moraguès**, les violonistes **Stephan Picard**, **Eszter Haffner** et **Lena Neudauer**, l'altiste **Lars Anders Tomter**, le violoncelliste **Giovanni Gnocchi**, la contrebassiste **Alexandra Scott**, la soprano **Anna Samuil** ainsi que le pianiste **Eldar Nebolsin**.



Depuis sa création, le **VERÃO CLÁSSICO** a accueilli **plus de deux mille jeunes musiciens** venus des cinq continents, dont beaucoup ont ensuite entamé des carrières internationales de premier plan. Au fil des années, le Festival s'est imposé comme une plateforme privilégiée de rencontre entre différentes générations d'artistes, favorisant un environnement unique d'apprentissage, de création et de partage artistique.

Organisé par la **DSCH – Associação Musical**, le **Festival VERÃO CLÁSSICO** bénéficie du soutien de la **Fundação Millennium bcp**, de la **Mairie de Lisbonne**, de l'**Agence pour la gestion du système éducatif**, de la **Fondation GDA** et de l'**Escola Artística de Música do Conservatório Nacional**.

En somme, cette **12^e édition du Festival VERÃO CLÁSSICO** confirme Lisbonne comme un important centre international de création, de formation et d'excellence musicale, célébrant la

Musique à travers la rencontre entre artistes confirmés, jeunes talents et public.

Le programme détaillé est disponible sur : www.veraoclassico.com



PORTUGAL. 12ème édition du festival VERAŌ MUSICAL. Du 22 juillet au 1er août 2026 : 10 Concerts au Teatro Thalia. Esther Hoppe, Edgar Moreau, Pascal Moraguès, Stephan Picard, Eszter Haffner, Lena Neudauer, Lars Anders Tomter, Giovanni Gnocchi, Alexandra Scott, Anna Samuil, Eldar Nebolsin... Photos (c) droits réservés

CRITIQUE, festival. 46ème festival « Montpellier Danse ». CASTELNAU-LE-LEZ, Le Kiasma, le 28 juin 2026. « The Tempest » par Lisbeth GRUWEZ

La 46e édition du festival « Montpellier Danse », qui se déroule du 20 juin au 4 juillet 2026, s'annonce comme chaque été un rendez-vous majeur de la danse contemporaine européenne. Sous la nouvelle direction collégiale de **Jann Gallois, Dominique Hervieu, Pierre Martinez et Hofesh Shechter**, l'événement confirme sa place de carrefour de création unique en Europe, mêlant avec audace les compagnies internationales les plus prestigieuses et les jeunes chorégraphes émergents.

Cette année, le festival fait la part belle aux créations et aux premières françaises, avec un tiers de la programmation consacré aux artistes régionaux. Parmi les temps forts de cette édition particulièrement riche, on note la présence du **Ballet national de Marseille/(LA)HORDE**, du **Collectif XY** et de sa nouvelle fresque poétique, ou encore la venue de la chorégraphe grecque **Katerina Andreou**. C'est dans ce contexte vibrionnant que s'inscrit le solo de la chorégraphe et danseuse belge **Lisbeth Gruwez**, intitulé « *The Tempest* ».

Au *Kiasma* de **Castelnau-le-Lez**, sur le plateau nu, un dispositif scénographique minimaliste – un plan incliné blanc posé en fond de scène comme un fragment d’hiver – accueille l’apparition de Lisbeth Gruwez. D’abord immobile, perchée sur ce promontoire, elle semble émerger d’une profonde concentration, le corps compact, disponible, comme un guerrier qui se prépare au combat. Car c’est bien de combat dont il s’agit. Pour ce *solo*, la chorégraphe flamande a entrepris un véritable voyage intérieur et physique, nourri par plusieurs mois d’immersion dans les arts martiaux en Thaïlande. Si l’influence du *Tai-chi* et des *katas* est perceptible dans sa gestuelle précise, hyper-articulaire, elle ne constitue jamais une fin en soi. Cette maîtrise technique est mise au service d’une exploration : celle de la colère comme énergie brute, force à la fois destructrice et potentiellement transformatrice. La danse de Gruwez progresse par vagues successives : une oscillation constante entre des impulsions fulgurantes et des moments de calme presque méditatif. Le corps trace dans l’espace des trajectoires coupantes, les bras lacèrent l’air, les pieds martèlent le sol. Mais toujours, une économie de mouvement, une précision redoutable qui transforme la violence potentielle en une forme de calligraphie aérienne. La colère n’est jamais un éclat ; elle circule, se dépose dans les articulations, se mue en puissance maîtrisée.



Le compositeur flamand **Maarten Van Cauwenberghe**, complice de longue date de la chorégraphe, signe une partition électronique qui agit comme une pression atmosphérique. Des basses telluriques, des éclats métalliques, des cloches lointaines tissent un climat qui ne soutient pas la danse mais la contraint, la pousse à trouver sa voie dans un espace sonore dense. L'atmosphère, d'abord hypnotique, devient progressivement oppressante, préparant l'irruption du chaos. Cette montée en intensité est magnifiée par le travail de Jan Maertens sur les lumières, qui prennent la danse en tenaille, accélèrent autour d'elle en un tourbillon stroboscopique. C'est alors que la fumée envahit le plateau, et que la danseuse semble flotter, comme en lévitation, défiant les lois de la gravité. La scénographie se fait plus symbolique encore lorsque Gruwez déroule un long ruban rouge caché en son sein ou répand de la craie blanche sur le sol, traçant des lignes de vie dans cet univers instable.

Car le cœur du spectacle réside peut-être là : dans cette capacité à se tenir au centre de la tourmente. Alors que la

musique et les lumières s'emballent autour d'elle, que la tempête fait rage, Gruwez ralentit. Elle devient un point fixe, une présence qui refuse la panique, une respiration qui tient tête à la vitesse. On songe à l'œil du cyclone, ce lieu paradoxal où tout est calme alors que tout hurle aux abords.

Avec « *The Tempest* » , **Lisbeth Gruwez** nous invite à habiter la colère plutôt qu'à la subir, à absorber la tempête pour en révéler le calme latent. Ce solo, à la fois combat et méditation, puissance et discipline, démontre une fois encore que la chorégraphe belge, à la cinquantaine, demeure l'une des interprètes les plus exceptionnelles de la scène contemporaine, capable de faire naître tout un univers à partir d'un simple geste.

CRITIQUE, festival. 46ème festival « Montpellier Danse ». CASTELNAU-LE-LEZ, Le Kiasma, le 28 juin 2026. « *The Tempest* » par Lisbeth GRUWEZ. crédit photographique (c) Danny Willems

**CRITIQUE, festival. CHOREGIES
d'ORANGE, Théâtre Antique, le**

27 juin 2026. Récital de Nadine SIERRA (accompagnée au piano par Bryan Wagorn)

De retour sur la scène qui l'avait consacrée en 2017 dans *Rigoletto*, la jeune soprano américaine Nadine Sierra, formée sous l'égide de la légendaire Marilyn Horne et aujourd'hui sollicitée sur les plus grandes scènes internationales, devait initialement incarner le rôle-titre de *Traviata*, ce samedi 4 juillet, lors de cette même édition 2026 des *Chorégies d'Orange*. Les péripéties institutionnelles des *Chorégies*, ayant entraîné le remplacement de la mise en scène par une version de concert (qui a provoqué elle-même la démission du directeur artistique, Jean-Louis Grinda), ont finalement conduit la soprano à se retirer du projet, laissant la place à sa consœur Jessica Pratt pour incarner Violetta. Mais la venue de la *star* n'a pas été annulée pour autant, et s'est magnifiquement transformée en un récital intimiste, accompagné par l'excellent pianiste Bryan Wagorn, véritable partenaire artistique avec lequel elle partage une évidente et intense complicité.

Dès son entrée en scène, dans une robe de mousseline blanche lui donnant des airs de *Belle du Sud*, Nadine Sierra a littéralement pris possession des lieux. Ce fut le début d'une soirée où virtuosité et générosité se sont donné rendez-vous.

Le premier air d'ouverture fut fulgurante avec l'air de Juliette dans l'opéra éponyme de Gounod, « *Je veux vivre* ». La soprano a magnifiquement rendu l'ivresse juvénile du personnage, offrant des aigus étincelants et une articulation du texte français d'une netteté remarquable. Un détail piquant a ajouté à la grâce du moment : les cris perçants des martinets, volant en piqué sur le plateau, ont accompagné la prestation. Loin de se laisser distraire, la chanteuse s'est amusée de cette situation, désignant ces hôtes ailés comme des rivaux vocaux, dans un éclat de rire qui a ravi le public. Dans « *Chi il bel sogno di Doretta* » tiré de *La Rondine* de Puccini, la voix de Sierra a déployé toute sa *morbidezza*, offrant des aigus successifs d'une qualité de projection impressionnant.

Le programme se poursuivait avec un air français magnifiquement ciselé, le sublime air « *Depuis le jour* » extrait de *Louise* de Gustave Charpentier où la poésie du verbe et l'intelligence dramatique de l'interprète ont transcendé l'air : les mots « *Je suis heureuse !* » ou « *Et je tremble délicieusement...* » résonnaient avec une vérité bouleversante. L'*Intermezzo* de *Manon Lescaut* au piano a offert un moment de grâce instrumentale, avant que l'air du poison de *Roméo et Juliette*, « *Dieu ! Quel frisson court dans mes veines !* », n'offre un moment d'intensité dramatique rare. Dans ce monologue où l'héroïne de Gounod, saisie d'effroi et de vertige, contemple la fiole fatale, Nadine Sierra a déployé une palette expressive confondante. D'abord murmurée, presque effrayée, la voix s'est progressivement enflammée, les aigus se parant d'un éclat fiévreux tandis que le piano de Bryan Wagorn tissait autour d'elle une toile sonore oppressante. La soprano a magnifiquement rendu ce mélange unique de terreur et d'exaltation mystique, chaque note portée par un souffle d'une maîtrise absolue. Le crescendo vers l'élan final « *Amour, ranime mon courage !* » fut un véritable coup de théâtre vocal, la voix se faisant tour à tour suppliante, résolue, puis presque extatique, avant de s'éteindre dans un *pianissimo*.

déchirant qui a suspendu le souffle des 2500 spectateurs présents. Un instant de pur frisson, où l'art de la cantatrice a atteint des sommets de vérité dramatique et de beauté sonore.



Après l'entracte, la soprano, vêtue d'une robe lamée, a abordé le répertoire du *Bel Canto* romantique, celui qui l'a propulsée au sommet de la hiérarchie lyrique. L'air de Norina du *Don Pasquale* de Donizetti « *Quel guardo il cavaliere... So anch'io la virtù magica* » fut un pur délice : le regard mutin, la complicité avec le piano, le corps épousant la musique, tout était expression. Le *Nocturne op.27 n°2* de Chopin, interprété avec émotion et *maestria* par Wagorn, fit la transition vers une seconde partie où le chant se fit prière, avec « *Care compagne* » tiré de *La Sonnambula* – et surtout « *Regnava nel silenzio* » extrait de *Lucia di Lammermoor*, où la poésie du phrasé et l'évocation de la folie naissante ont donné le frisson. Mais le moment de grâce suprême, celui qui a littéralement fait basculer la soirée dans une dimension

d'émotion pure, survint lorsque la soprano, après s'être excusée en quelques mots touchants de ne pas chanter le « *Casta diva* » (dans *Norma* de Bellini) initialement prévu, se tourna vers son pianiste et entama l'air du premier acte de *La Traviata*, « *Ah, fors'è lui che l'anima* ». Dès les premières notes, le public retint son souffle. On savait Nadine Sierra virtuose, on la savait lumineuse, mais on ne l'attendait pas si bouleversante dans ce rôle qu'elle n'aura finalement pas l'occasion d'incarner sur cette scène. Ce fut une lecture d'une intimité confondante. Loin de toute démonstration gratuite, la soprano s'est glissée dans la peau de Violetta avec une pudeur et une sincérité désarmantes. Le récitatif « *E strano !* » fut murmuré comme une confidence, chaque syllabe pesée, chaque silence habité. Lorsque vint l'aveu « *A quell'amor, quell'amor ch'è palpito* », la voix se fit voilée, presque fragile, comme si la courtisane découvrait pour la première fois la possibilité d'un sentiment pur. Le *pianissimo* sur « *morir* » fut d'une beauté à fendre l'âme, un souffle suspendu au-dessus du Théâtre antique muet de contemplation. Et puis vint la cabalette, « *Sempre libera* ». Ce fut le retour de la flamme, de la virtuosité éclatante, mais avec une différence essentielle : Sierra n'a jamais fait de cette liberté une simple fête de la technique. Elle y a mis une urgence, une fièvre presque douloureuse, comme si Violetta se forçait à croire à cette insouciance pour mieux fuir l'émotion qui la terrifie. Les aigus fusèrent, éclatants, précis, portés par un souffle inépuisable, tandis que ses yeux, brillants d'une lueur presque fébrile, parcouraient les gradins comme pour y chercher une échappatoire. Le contre-ut final, tenu avec une autorité souveraine, fut salué par une ovation qui n'en finissait plus. Ce n'était plus une cantatrice que l'on applaudissait, c'était une tragédienne qui venait de livrer une leçon d'art lyrique !...

Devant le triomphe debout des 2500 spectateurs, Nadine Sierra, dans un geste de générosité totale, a offert quatre *bis*. Après avoir enlevé ses hauts talons inconfortables, en les balançant

littéralement derrière son dos tant elle n'en pouvait plus d'en souffrir (rire général !), elle s'est installée à côté de son pianiste pour délivrer le célèbre *canzona* napolitaine « *O sole mio* », interprété comme véritable feu d'artifice, suivi d'un « *Summertime* » sensuel à souhait, et d'un « *Mio Babbino Caro* » de Puccini aussi tendre que poignant. Le clou de cette ultime partie non officielle fut « *I could have danced all night* » extrait de *My Fair Lady* de Loewe, interprété avec un *swing* dévastateur qui a transformé la *diva* en *entertainer* de *Broadway* !

Une telle générosité, un tel sans-faute vocal et artistique font de **Nadine Sierra** une véritable *Diva* dans le plus beau sens du terme. Sa voix solaire, sa technique infaillible et sa joie communicative ont fait de cette soirée un moment d'anthologie, qui restera dans les annales des ***Chorégies d'Orange***.



CRITIQUE, festival. CHOREGIES D'ORANGE, Théâtre Antique, le 27 juin 2026. Récital de Nadine SIERRA (accompagnée au piano par Bryan Wagorn). Crédit photographique (c) Philippe Gromelle

CRITIQUE, danse. 31ème FESTIVAL DE MARSEILLE, Théâtre de la Criée, le 27 juin 2026. « En même temps » par Olivia GRANDVILLE

En peignant le Verrou, le peintre Fragonard imagine une scène amoureuse, violente et passionnée, contredite par l'aspect lisse et léché de la brosse. Peint avant que Beaumarchais n'aborde le sujet de Figaro, avant que Mozart et Da Ponte ne fassent de même, le tableau de « Frago » anticipe un thème et un climat que le théâtre et la musique développeront presque dix ans après lui.

**CRITIQUE, opéra. TOULOUSE,
Théâtre du Capitole (du 26
juin au 5 juillet 2026).
BIZET : Carmen. M-N. Lemieux,
A. Hernandez, A. Constans, A.
Sempetrean... Jean-Louis GRINDA
/ Leo HUSSEIN**

Huit ans après avoir fait le bonheur des spectateurs du Théâtre du Capitole, la vénérable institution occitane vibre à nouveau au rythme envoûtant de la musique de *Carmen* de Georges Bizet, dans la désormais célèbre production signée par Jean-Louis Grinda, couronnant une riche saison 26 / 27 qui a des airs de sans faute artistique. Cette mise en scène, désormais bien rodée après avoir enchanté les scènes de Marseille, Monte-Carlo ou encore les *Chorégies d'Orange*, trouve au *Capitole* un écrin et une complicité avec le public qui en font un moment de grâce et de bonheur absolu.

Jean-Louis Grinda, ancien directeur des Chorégies d'Orange et de l'Opéra de Monte-Carlo, propose ici un regard résolument moderne et d'une grande intelligence sur l'œuvre de Bizet. Il évite avec *brio* les écueils des clichés éculés : sa Carmen n'est ainsi ni une *garce* ni une séductrice manipulatrice, mais une jeune femme éperdue de liberté qui aime comme elle

respire, avec une fraîcheur et une sincérité qui la rendent bouleversante. La mise en scène souligne avec justesse la violence possessive de Don José, véritable prédateur dont la jalousie malade conduit à l'irréparable. Le dispositif scénique conçu par **Rudy Sabounghi** est une véritable prouesse technique et esthétique. Deux grands blocs semi-circulaires, évoquant une arène, s'articulent et se déplacent pour créer avec une élégante sobriété les différents espaces de l'action, de la manufacture de tabac aux montagnes désertiques, en passant par les murs de Séville. La scène s'ouvre sur une vision en *flash-back* : dans la pénombre de sa cellule, Don José revit les événements qui l'ont conduit à l'irréparable, donnant d'emblée à l'œuvre sa dimension tragique et inéluctable.

Dans le rôle-titre, **Marie-Nicole Lemieux** est tout simplement renversante. La grande contralto québécoise, déjà acclamée à Orange, déploie une palette sonore d'une richesse exceptionnelle. Sa voix, à la fois sombre et brillante, puissante et superbement contrôlée, incarne avec une intensité rare toutes les facettes de la gitane. Cette Carmen est gouailleuse, pulpeuse, troublante et infiniment touchante, mais jamais vulgaire ou impudique. Elle parvient à faire évoluer son personnage tout au long de l'œuvre, de la cigarière provocante du premier acte à la femme traquée et vibrante du duel final, avec une vérité dramatique qui a saisi le public.

Face à elle, **Airam Hernandez**, ténor espagnol en passe de devenir l'un des piliers du Théâtre du Capitole (et le public toulousain ne s'en plaindra pas !...), et dont les incarnations successives *in loco* ont marqué les esprits, campe un Don José d'anthologie. Sa composition saisit par sa crédibilité : il incarne à la perfection cet homme faible, rongé par une jalousie animale, dont la violence possessive surgit avec une effrayante spontanéité. Mais ce qui marque tout autant, c'est l'extraordinaire raffinement de son chant. Son « *Air de la*

Fleur » est un moment de pur bonheur lyrique : des demi-teintes subtiles, des *diminuendi* d'une beauté à couper le souffle, une ligne de chant tendue à l'extrême, servie par un timbre chaud et une émission parfaitement maîtrisée. C'est simple, on n'avait pas entendu un tel niveau d'interprétation dans ce rôle depuis les grandes heures de Jonas Kaufmann ou Roberto Alagna !...



La Micaëla d'**Anaïs Constans**, soprano toulousaine qui s'était déjà illustrée dans cette même production lors de sa création en 2018, confirme tout le bien que l'on pensait d'elle déjà alors. Sa voix, d'une clarté lumineuse, possède un timbre rond et une ligne de chant superbement conduite. Son air « *Je dis que rien ne m'épouvante* » est un moment de grâce, porté par une intensité dramatique et une puissance vocale qui lui valent à juste titre les ovations du public. Son jeu scénique, intense et habité, fait de cette Micaëla un personnage bien loin de l'oie blanche traditionnelle, une femme qui cherche à comprendre ce qui lui échappe et dont les regards portent le

poids d'une inquiétude muette. L'excellentissime baryton-basse roumain **Adrian Sempetean**, appelé à remplacer au pied levé Alexandre Duhamel déclaré souffrant, relève le défi avec une *maestria* confondante dans le rôle d'Escamillo. Sa voix, d'une belle assise, son charisme scénique et son jeu sans forfanterie font de son toréador une présence magnétique, à la hauteur de la superbe aria du toréador.

Mais cette production est aussi l'occasion de saluer une révélation : **Adrien Mathonat** en Zuniga. Cette basse à la voix surpuissante, au grain somptueux, possède une stature imposante qui magnifie son jeu de comédien. Son autorité naturelle, sa présence scénique confèrent au lieutenant une crédibilité et une profondeur rarement atteintes dans ce rôle. Il rejoint le cercle des grands seconds rôles qui font la richesse de cette distribution. **Pierre-Yves Cras** campe un Moralès d'une élégance rare. Son baryton, chaleureux et bien timbré, donne au caporal cette bonhomie un peu gouailleuse qui séduit dès les premières mesures. Son jeu scénique, plein de naturel, installe d'emblée l'atmosphère populaire de la Séville du premier acte. Les deux compagnes de Carmen, **Fanny Soyer** en Frasquita et **Léontine Maridat-Zimmerlin** en Mercedes, forment un duo complice et pétillant. La soprano Fanny Soyer, révélation de l'Académie de l'Opéra-Comique, déploie une voix agile et une présence scénique enjouée qui font merveille dans les ensembles. La mezzo **Léontine Maridat-Zimmerlin**, lauréate de nombreux concours et nommée aux Victoires de la Musique Classique 2026 dans la catégorie « *révélation* », apporte à Mercedes un timbre chaud et une malice complice qui achèvent de convaincre. Côté contrebandiers, **Damien Gastl** campe un Dancaire d'une belle carrure vocale. Le baryton, déjà familier de la scène du Capitole pour y avoir incarné Melot dans *Tristan*, fait preuve d'une autorité naturelle et d'une voix ronde qui sert idéalement le chef des bandits. **Krešimir Špicer**, en Remendado, complète cette équipe de gueux avec un ténor léger et une truculence pleine de vivacité. Tous forment, avec les **Chœurs du Théâtre du Capitole**, un peuple

gitan d'une vérité et d'une énergie folles.

Derrière le pupitre, le chef britannique **Leo Hussein** dirige l'**Orchestre national du Capitole de Toulouse** avec une passion communicative. Sa lecture de la partition, précise et sensuelle, fait ressortir toutes les couleurs et les nuances de la musique de Bizet. Il sait maintenir un équilibre parfait entre la fosse et le plateau, avec un constant souci du phrasé et des dynamiques, offrant par ailleurs à ses chanteurs un soutien idéal.

Le public toulousain, connaisseur et exigeant, a réservé à cette *Carmen* un accueil triomphal. Il a su reconnaître dans cette production une œuvre totale, qui confirme une fois de plus le rayonnement du **Théâtre du Capitole** sur la scène lyrique internationale. Un spectacle à ne manquer sous aucun prétexte, et à voir avant le 5 juillet !



CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 26 juin au 5 juillet 2026). BIZET : Carmen. M-N. Lemieux, A. Hernandez, A. Constans, A. Sempetrean... Jean-Louis GRINDA / Leo HUSSEIN. Crédit Photographique (c) Mirco Magliocca

**CRITIQUE, festival. EVIAN :
Inauguration de « LA SOURCE
VIVE » + Concert d'ouverture
des RENCONTRES MUSICALES
D'EVIAN, le 24 juin 2026.
BRAHMS : Sonate pour violon
et piano n°3 et Quatuor pour
piano et cordes n°3. Maria
Dueñas et Denis Kozhukhin ;
Renaud Capuçon, Timothy
Ridout, Yo-Yo Ma et Emanuel
Ax**

Deux années de métamorphose ont suffi pour que naisse, au bord du Lac Léman à EVIAN, un écrin dédié à l'essence même de la musique. Attachée à la vénérable *Grange au Lac*, cette nouvelle salle de concert (mais pas que... les autres formes d' »Arts » y auront toute leur place...), nommée « *La Source Vive* », a vu ainsi le jour le 24 juin, coïncidant avec l'ouverture des *Rencontres Musicales d'Évian* (qui fêtent leur 50ème anniversaire en 2026 !). Cette nouvelle salle

constitue le prolongement naturel d'une *datcha* imaginaire, conçue il y a trois décennies pour Mstislav Rostropovitch, et s'impose désormais comme son complice intime.

En s'approchant du site, le regard est d'abord attiré par une volumétrie inattendue, une forme organique et cuivrée qui émerge du feuillage, comme un fruit mûr aux reflets changeants. Cette architecture singulière, pensée par deux visionnaires aux talents complémentaires – **Patrick Bouchain** (l'architecte de *La Grange au Lac*) et **Philippe Chiambaretta** – dialogue avec la robustesse de la Grange en bois, créant un ensemble harmonieux baptisé « **Les Mélèzes** ». La continuité entre les deux édifices est assurée par un foyer de verre et de lumière, clin d'œil moderne aux constructions iconiques du siècle dernier. Ce projet, porté et financé par une mécène passionnée – l'incontournable autant qu'indispensable **Mme Aline Foriel-Destezet** -, se veut une maison ouverte à toutes les générations, un lieu de vie et de partage. L'ambition acoustique y a guidé chaque choix, chaque matière, afin d'offrir un « *son à la fois chaleureux et soyeux* », selon le vœu du directeur artistique, **Renaud Capuçon**. L'intimité est ici reine : la scène est à hauteur des premiers rangs, et l'auditoire, enveloppé dans un ovale aux courbes douces, est invité à une immersion totale. Pénétrez dans ce cocon, laissez-vous guider par une lumière tamisée filtrant par un oculus, et préparez-vous à une expérience sensorielle complète, où le bois et le cuir exhalent leurs parfums, annonçant la fête de l'ouïe.



Peu après la conférence de presse et la visite guidée des lieux par les deux architectes (à 14h), un concert (à 18h) est venu confirmer par l'épreuve du feu la réussite acoustique de cette nouvelle salle de concert. Et pour baptiser les cimaises de *La Source vive* : deux joyaux de **Johannes Brahms** – qui sera à l'honneur tout au long du festival avec une **Intégrale de sa musique de Chambre** (en 11 concerts !), courant jusqu'au 4 juillet, date de clôture de la manifestation lémanique. Et la première de ces onze soirées brahmsiennes promettait déjà l'excellence, avec la venue de musiciens de la trempe de **Maria Dueñas** et **Denis Kozhukhin** (en première partie), puis de **Renaud Capuçon**, **Timothy Ridout**, **Yo-Yo Ma** et **Emanuel Ax** dans un second temps.

La soirée s'est ouverte sur la *Sonate pour violon et piano n°3* en ré mineur. Dès les premières mesures, l'acoustique prodigieuse de la salle a dévoilé son potentiel : un son d'une clarté cristalline mais d'une rondeur enveloppante, sans aucune âpreté. La jeune violoniste andalouse **Maria Dueñas**, véritable étoile montante du violon, a déployé un jeu d'une

audace et d'une maîtrise confondantes, son violon chantant avec une ardeur presque sauvage, porté par le jeu puissant et lumineux du russe **Denis Kozhukhin** au piano. Leurs dialogues, tantôt passionnés, tantôt d'une tendresse intime, ont magnifié l'esprit brahmsien, vibrant de lyrisme et de fougue.



Mais le sommet de la soirée a été atteint avec l'interprétation du *Quatuor pour piano et cordes n°3* en ut mineur, une œuvre d'une densité et d'une noirceur presque symphoniques. Réunir sur la même scène **Renaud Capuçon**, le maître des lieux, le jeune prodige **Timothy Ridout** à l'alto, et deux Géants absolus de la musique, **Yo-Yo Ma** au violoncelle et **Emanuel Ax** au piano, relevait de l'utopie. C'était pourtant une réalité, d'une beauté à couper le souffle. Le quatuor a évolué en parfaite symbiose, comme un seul être musical respirant à l'unisson. L'alto de Ridout, d'une profondeur et d'une chaleur remarquables, s'est fondu avec une grâce infinie dans le jeu passionné de Capuçon. Yo-Yo Ma, son violoncelle

faisant corps avec la salle, a délivré une palette de timbres d'une infinie richesse, tandis qu'Emanuel Ax, d'une clarté et d'une puissance d'évocation poignante, insufflait à chaque accord une force tragique. L'acoustique de *La Source vive* a fait des miracles, permettant une clarté polyphonique rare tout en offrant un écrin de résonances à l'émotion la plus brûlante. En *bis*, les quatre amis ont offert le magnifique mouvement lent du *Quatuor avec piano* en mi bémol majeur, op. 47 de Robert Schumann. Cet *Andante cantabile*, d'une beauté poignante, s'est déployé – sous leurs archets ou doigts – avec une émotion à fleur de peau. Et l'ovation qui a suivi, interminable et hautement méritée, fut à l'image de cette magnifique soirée. L'alchimie entre ces artistes hors norme et cette salle, qui semble n'attendre que la musique pour révéler toute son âme, promet un avenir radieux aux *Rencontres Musicales d'Evian*. Cette première fut en tout cas un pur enchantement !



**CRITIQUE, festival. EVIAN : Inauguration de « LA SOURCE VIVE »
+ Concert d'ouverture des RENCONTRES MUSICALES D'EVIAN, le 24
juin 2026. BRAHMS : Sonate pour violon et piano n°3 et Quatuor
pour piano et cordes n°3. Maria Dueñas et Denis Kozhukhin ;
Renaud Capuçon, Timothy Ridout, Yo-Yo Ma et Emanuel Ax. Crédit
photographique © Salem Mostefaoui pour PCA-Stream & Matthieu
Joffres pour Les Rencontres Musicales d'Evian**

**CRITIQUE, festival. EVIAN,
Rencontres Musicales, le 25
juin 2026. KRAUS / MOZART.
Sunwook Kim (piano), Camerata
Salzburg, Guillaume Chilemme
(direction)**

**Au lendemain de l'inauguration de « La Source vive
», les Rencontres Musicales d'Evian ont investi sa
sœur aînée, la Grange au Lac, pour une soirée
mozartienne de haute volée. Dans ce vaisseau de
bois aux accents de *datcha* russe, l'alchimie a de
nouveau opéré, avec une programmation entièrement
dédiée à W. A. Mozart (après une mise en bouche,
au travers d'une courte pièce de son contemporain**

Joseph Martin Kraus).

La première pièce fut l'occasion de découvrir une rareté : l'*Ouverture* extrait de l'opéra « *Olympie* » de Joseph Martin Kraus. Cette pièce, enchaînée sans pause avec le *concerto* mozartien qui a suivi, a immédiatement captivé par son écriture tendue et dramatique, annonçant avec une étonnante modernité l'univers que Mozart allait explorer quelques années plus tard. Et ce fut ensuite au tour du pianiste coréen **Sunwook Kim** de s'emparer du mythique *Concerto pour piano et orchestre n°20* en ré mineur, KV 466 de Mozart. La **Camerata Salzburg**, mené par **Guillaume Chilemme** depuis son violon, a posé un climat d'une noirceur tragique et d'une intensité rare. Au piano, Sunwwok Kim a répondu par un jeu d'une élégance et d'une puissance confondantes. Sa maîtrise des contrastes, son toucher à la fois délicat et percutant, ont magnifié le lyrisme désespéré du premier mouvement, la grâce mélancolique de la *Romance* et l'énergie presque rageuse du *Rondo* final. Un *bis* mozartien, d'une légèreté et d'une clarté apaisantes, a offert un sublime moment de respiration après l'apothéose du dernier mouvement du *concerto*.



Apothéose qui est revenue en seconde partie, avec la *Symphonie n°41* en ut majeur, dite « *Jupiter* », KV 551. La *Camerata Salzburg*, toujours dirigée avec une grande autorité et intelligence musicale par Guillaume Chilleme, a déployé toute la splendeur de ce chef-d'œuvre ultime du génie de Salzbourg. Et ce fut tout suaf une lecture académique, avec des contrastes accentués et des dissonances mises en relief, donnant à cette *symphonie* une dimension presque beethovénienne. Le *finale*, avec son prodigieux contrepoint à cinq voix, a été mené comme une course-poursuite haletante, un vertige polyphonique d'une limpidité et d'une puissance exaltantes. *Bravi !*

La *Grange au Lac*, par son acoustique légendaire et son atmosphère unique, a une fois de plus prouvé qu'elle était un sanctuaire pour la musique... désormais épaulée par sa sublime petite soeur qu'est *La Source vive* !

CRITIQUE, festival. EVIAN, Rencontres Musicales, le 25 juin
2026. KRAUS / MOZART. Sunwook Kim (piano), Camerata Salzburg,
Guillaume Chilleme (direction). Crédit photographique (c)
Matthieu Joffres / Rencontres Musicales d'Evian

**OPÉRA DE MONTE-CARLO :
nouvelle saison 2026 – 2027.
Porgy and Bess, La Vie
Parisienne, L'Italienne à
Alger, Siegfried, Fidelio...
Asmik Grigorian, Jonathan
Tetelman, Anna Netrebko,
Ludovic Tézier, Jean-Louis
Grinda, Cecilia Bartoli,
Michael Spyres, Sir Bryn**

Terfel...

La nouvelle saison 26 / 27 de l'Opéra de Monte-Carlo met en avant les "*Amours impossibles*", une thématique amoureuse et tragique qui en réalité est au cœur de bien des ouvrages lyriques. Au total 8 productions lyriques jalonnent un nouveau cycle-événement dont trois nouvelles productions : *Porgy and Bess*, *L'Italiana in Algeri*, et *Siegfried*... Plus que jamais l'Opéra de Monte-Carlo confirme sa place majeure au sein des théâtres lyriques : récitals de solistes, productions ambitieuses, diversité assumée dans le choix des spectacles au sens le plus large : opéras certes, mais aussi théâtre musical, comédie et même marionnettes... Et l'ensemble baroque *Les Musiciens du Prince-Monaco*, en résidence sur le Rocher, fêteront leurs 10 ans lors de cette nouvelle saison, toujours dirigés par leur directeur-fondateur Gianluca Capuano. L'excellence s'affiche ainsi aux côtés d'une ouverture affirmée, entre innovation et prestige.

En 2026 :



Coup d'envoi avec l'un des ténors les plus convaincants de notre temps : le chilo-américain **Jonathan Tetelman** (en récital le 7 novembre 2026) ; puis à partir du 15 novembre, puis les 19 (sur invitation du Palais) et 21,

place à **George Gershwin** avec une nouvelle production de **Porgy and Bess**, dans une mise en scène de **Jean-Louis Grinda** et dirigée par **Lee Reynolds** : un spectacle total qui est le premier temps fort de cette nouvelle saison. En accord avec la thématique annoncée, Gershwin narre les amours impossibles entre l'infirme mendiant Porgy et la belle Bess (avec Michael Sumuel en Porgy, et Brittany Olivia Logan en Bess). Quelques jours après, et pour une date unique, le 20 novembre, l'institution lyrique monégasque propose **Carmen** de **Georges Bizet**, dans une version mise en espace (signée **Vanessa d'Ayral de Sérignac**) avec une prise de rôle attendue, celle de **Benjamin Bernheim** incarnant son premier Don José, aux côtés de **Marina Viotti** (Carmen), et d'**Erwin Schrott** (Escamillo)... sous la direction de **Marc Leroy-Calatayud**.

Pour les fêtes de Noël et de fin d'année, pleins feux sur **La Vie parisienne** de **Jacques Offenbach**, opéra bouffe délirant et poétique, dans la version originale intégrale de 1866 (5 représentations-événements les 23, 26, 27, 29 et 31 décembre 2026). Avec, entre autres, **Alexandra Marcellier** (Gabrielle), **Gloria Tronel** (Pauline), **Sheva Tehoval** (Clara), **Karina Gauvin** (La baronne de Gondremarck), **Marie-Andrée Bouchard-Lesieur** (Métella), **Brenda Poupard** (Bertha), **Kévin Amiel** (le Brésilien/ Frick/ Gontran), **Marc Maillon** (Bobinet), **Jean-François Lapointe** (Le baron de Gondremack)... mais aussi le **Chœur de l'Opéra de Monte-Carlo** et **Les Musiciens du Prince – Monaco** sous la direction de **Gianluca Capuano**. La mise en scène, les décors et costumes sont signés de **Christian Lacroix**.

En 2027



Une nouvelle production (et aussi l'un des temps forts de cette saison...) inaugure l'anneau neuf : ***L'Italiana in Algeri***, *dramma giocoso* en 2 actes de Rossini créé en 1813 (3 représentations les 24, 26 et 28 janvier 2027). Pour relever les

défis de ce joyau burlesque et trépidant, l'Opéra de Monte-Carlo réunit une distribution prometteuse autour de l'Isabella de **Cecilia Bartoli**, avec, entre autres, **Erwin Schrott** (Mustafà), **Dave Monaco** (Lindoro), **Alessandro Corbelli** (Taddeo)... sous la baguette de **Gianluca Capuano** et dans une mise en scène, décors, costumes de **Gianluca Falaschi**.

Le 6 février, pour une seule représentation (en version de concert), le **Grimaldi Forum** accueillera l'unique opéra de Beethoven : ***Fidelio*** (année Beethoven oblige...), et une distribution qui vient de l'Opéra de Vienne, avec rien moins que **Sir Bryn Terfel** (Don Pizarro), **Michael Spyres** (Florestan), **Jennifer Holloway** (Leonore), **Franz Josef Selig** (Rocco), **Kathrin Zukowski** (Marzelline), **Daniel Jenz** (Jaquino)... le Chœur de la *Wiener Staatsoper* couplé au Chœur de l'Opéra de Monte-Carlo, l'Orchestre de la *Wiener Staatsoper*, placés sous la direction d'**Adam Fischer**.

Les récitals lyriques associant de grands interprètes – ou qui mettent en lumière l'intensité bouleversante d'une seule voix – s'annoncent tout aussi exaltants, en 2027, et il ne faudra pas manquer le récital en duo de **Cecilia Bartoli & Franco Fagioli** (le 29 janvier), celui d'**Asmik Grigorian** (le 7 février), et le trio formé par **Anna Netrebko, Brian Jagde & George Petean** (le 8 mars) !...

Trois autres productions lyriques s'annoncent prometteuses, en 2027, trois propositions formellement différentes, soulignant la grande diversité des propositions de l'Opéra de Monte-Carlo. D'abord, ***Rigoletto*** de **Giuseppe Verdi**, d'après *Le Roi*

s'amuse de Victor Hugo, pour quatre représentations (les 21, 23, 25, et 28 février 2027). L'opéra noir et cynique du célèbre compositeur italien évoque le destin de Gilda, victime tragique du Duc de Mantoue... avec **Iván Ayón Rivas** (le Duc de Mantoue), **Ludovic Tézier** (Rigoletto), **Lisette Oropesa** (Gilda), **Vittorio de Campo** (Sparafucile), **Gaëlle Arquez** (Maddalena)... le Chœur de l'Opéra de Monte-Carlo, l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, placés sous la direction de **Roberto Abbado** et dans une mise en scène **Pier Francesco Maestrini**.

En avril, suite incontournable du **RING** de **Richard Wagner** à Monaco, avec **Siegfried** (4 représentations les 5, 8, 11, 15 avril 2027). Ce nouvel épisode du cycle, dirigé par **Gianluca Capuano**, et dans une nouvelle mise en scène de **Davide Livermore**, mettra à l'affiche **Brett Sprague** (Siegfried), **Michael Laurenz** (Mime), **Derek Welton** (Wanderer), **Peter Kálmán** (Alberich), **Wilhelm Schwinghammer** (Fafner), **Ekaterina Semenchuk** (Erda), **Nancy Weissbach** (Brünnhilde)... tandis que **Les Musiciens du Prince – Monaco** seront en fosse.

Spectacles à ne pas manquer également, promesses d'inédits, de découvertes, de spectacles hybrides et surprenants, emblématiques désormais de cet éclectisme affiché par l'**Opéra de Monte-Carlo** : le concert « **Cape Town Heritage Horizons** », le 22 novembre 2026, avec à l'honneur le **Chœur de l'Opéra de Cape Town** (Afrique du Sud) ; sans omettre l'opéra sous forme de marionnettes pour le drame de **Claudio Monteverdi** : **Il Ritorno d'Ulysse in Patria** (1643), sous la direction de **Gianluca Capuano** – et dans une mise en scène de **Franco Citterio & Giovanni Schiavolin**. Il s'agit d'une coproduction avec le **Festival de Salzbourg** – et la compagnie de marionnettes **Carlo Colla & Figli**.

Plus éclectique et plurielle que jamais, la **Nouvelle saison 2026/2027 de l'Opéra de Monte-Carlo** promet de nombreuses surprises et spectacles enchanteurs. Toutes les infos, le détail des distributions, et la présentation des spectacles sur [le site de l'Opéra de Monte-Carlo](#) !

Toutes les photos (c) Droits réservés

Toutes les infos et la billetterie [sur le site de l'Opéra de Monte-Carlo](#)



**PORTUGAL. 7ème édition
d'OPERAFEST LISBOA & OEIRAS.**

Du 5 août au 11 septembre. Turandot, Les Noces Figaro, Anatema, Secret Life of Thing, Last Movement...

Operafest Lisboa & Oeiras est de retour pour sa 7ème édition, du 5 août au 11 septembre, sous le signe de « *L'Enigme* », célébrant le centenaire de *Turandot* de Giacomo Puccini, mais aussi de la création lyrique contemporaine, avec plusieurs Créations Mondiales !...

Né pendant la pandémie, le festival dirigé par la soprano **Catarina Molder** et produit par **Ópera do Castelo** revient pour sa 7e édition avec de grands classiques, des créations mondiales, de nouveaux formats, le concours d'opéra contemporain *Maratona Ópera XXI*, ainsi que des projections de *Ciné-Opera*, des conférences, des masterclasses et des ateliers. Une programmation diversifiée qui allie tradition et avant-garde, touchant continuellement de nouveaux publics et proposant de nouvelles voies pour l'opéra, tout en prouvant que la production lyrique indépendante est en très bonne forme.

Le festival s'ouvre à **Oeiras**, dans le cadre unique du **Convento da Cartuxa**, avec *Turandot*, le dernier opéra de **Giacomo Puccini** et l'un des plus grandioses jamais écrits, célébrant son centenaire dans une production originale du *Hessisches Staatstheater Wiesbaden*, mise en scène par **Daniela Kerck** et dirigée par **Oswaldo Ferreira** avec une distribution exceptionnelle. Seront également présentées *Les Noces de*

Figaro de W. A. Mozart, mis en scène par **Mónica Garnel** et dirigé par **Pedro Carneiro**.



À Lisbonne, la programmation inclut les créations mondiales, avec des spectacles comme **Anátoma**, réunissant **Catarina Molder** et la danseuse/chorégraphe **Tânia Carvalho** en célébration du bicentenaire de Camilo Castelo Branco, et **Enigma, Mist, Nothing** de **Gustavo Sumpta**. Le Ciné-Opera à la *Cinemateca Portuguesa* présente un quatuor de films incontournables : *Et la nave va* de Federico Fellini, *Turandot* de Franco Zeffirelli, *Amadeus* de Miloš Forman et *Aria*, le film anthologique réunissant dix grands réalisateurs.

Les conférences liées à la programmation de cette année seront présentées par **João Paulo André** et **Jorge Rodrigues** dans le cadre de l'*Âmbito Cultural El Corte Inglés*. En clôture de cette mouture 2026, la création mondiale de deux opéras dans le cadre de la 5e édition du concours d'opéra contemporain *Maratona Ópera XXI* : **Secret Life of Thing** de **Francisco Lima da**

Silva et *Last Movement* de Pedro Finisterra, mis en scène par Rita Calçada Bastos et dirigés par Diogo Costa au *Teatro Camões*.

Toutes les infos et la billetterie [sur le site du festival](#)

